La vitrine du Centre de Recherches Historiques : les publications

Cécile Dauphin, Jean-Daniel Gronoff et Raymonde Karpe

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/3053>

DOI : 10.4000/ccrh.3053

ISSN : 1760-7906

Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2005

ISSN : 0990-9141

Référence électronique

Cécile Dauphin, Jean-Daniel Gronoff et Raymonde Karpe, « La vitrine du Centre de Recherches Historiques : les publications », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 36 | 2005, mis en ligne le 24 mai 2011, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/3053> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccrh.3053>

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

La vitrine du Centre de Recherches Historiques : les publications

Cécile Dauphin, Jean-Daniel Gronoff et Raymonde Karpe

- 1 Rares sans doute sont les laboratoires qui ont conservé en un lieu la trace tangible de toutes leur productions. Ceci n'empêche pas que les publications puissent devenir objet d'histoire. Le cinquantenaire nous a offert l'occasion de tenter l'expérience, d'élaborer un outil approprié à une réflexion pragmatiste sur le métier d'historien¹. Que fabrique une collectivité de chercheurs ? En quels lieux, sous quelles formes le travail produit en ce cadre devient-il visible ? La publication des travaux de recherche, selon des modalités diverses, est un révélateur dans le double sens du terme : elle fait accéder des textes et des auteurs à l'existence publique ; elle est aussi un observatoire privilégié pour questionner les modes de production et les pratiques mises en œuvre dans le processus de recherche². Cet exercice de lucidité et d'objectivation contribue à appréhender les représentations et les effets du collectif dans l'histoire de la recherche. La production éditoriale permet en effet de réfléchir autant sur les façons de légitimer et de valoriser le travail collectif que sur les relations qu'entretiennent le monde de la recherche et la société qui le porte.

Les publications comme vitrine

- 2 La réflexion qui s'est développée autour de l'histoire de l'édition et du livre, et dont on connaît le foisonnement et les apports majeurs, définit le cadre de ce travail. Le monde de l'imprimé y est saisi dans ses multiples relations avec le culturel, le social et l'économique ; les mécanismes qui lient les conditions de production, la fonction d'auteur, la matérialité des objets, les modes de réception et les effets de lecture, sont placés au cœur de ces recherches³. Au delà du contenu, les textes produisent ce que Gérard Genette appelle « des formes obliques de valorisation ». Ainsi, les supports, les genres, les lieux d'édition, la désignation des réseaux, les modes de légitimation sont autant d'éléments constitutifs des effets de sens produits par le texte dès lors qu'il est

publié. « Économique et symbolique, marchandise et signification », le livre est un objet double⁴. Ce codage ou décodage spécifique dont sont tributaires les chercheurs, au même titre que tout écrivain, à la fois acteurs et observateurs, juges et parties, contribue à définir un « champ scientifique », un lieu où s'appliquent des règles de reconnaissance et de jugement critique. Il est banal de dire que l'écriture de l'histoire doit se faire avec ces règles, elle s'y soumet, elle en tire parti tout en cherchant à les déplacer. Elle se moule, plus ou moins consciemment, dans les contours qui vont la faire advenir au public ; de même, en amont de l'écriture, dans le déroulement de la recherche, de multiples décisions orientent les contenus en fonction des visées éditoriales.

- 3 Les cinquante années d'histoire du CRH offrent l'occasion non seulement d'un retour sur le passé, mais aussi d'une mise à l'épreuve des outils que nous utilisons dans le domaine de l'histoire de l'édition. À notre connaissance, les publications d'une collectivité de recherche n'ont jamais été étudiées en tant que telles. Quelques études sur l'édition scientifique ont pu s'attacher à un champ disciplinaire, comme la philosophie⁵, ou à des maisons d'édition spécialisées dans le domaine scientifique. Il existe aussi divers instruments de bibliométrie qui mesurent la notoriété d'un chercheur par exemple. Mais l'édition scientifique reste curieusement le parent pauvre de l'histoire de l'édition. C'est le constat de Jean-Yves Mollier et Patricia Sorel : « sur l'édition scientifique, la recherche en est à ses balbutiements »⁶. Ce sont également les termes employés par Gérard Noiriel : « sur ce point, la recherche est encore balbutiante. Les rares ouvrages qui ont tenté, ces dernières années, de cerner les rapports actuels entre l'édition et l'histoire, s'inscrivent, le plus souvent, dans une perspective dénonciatrice »⁷. Aux balbutiements et à la dénonciation, il est possible d'échapper en disposant quelques jalons.
- 4 La production imprimée d'un laboratoire de recherche pose de façon centrale le problème des liens entre pratiques de recherche et visibilité, ceux du va-et-vient entre arrière-boutique et vitrine, du processus de sélection qui distingue le publiable de l'impubliable, la « littérature grise » des versions destinées au grand public. « C'est grâce à l'institution éditoriale, en effet, que la « pensée pure » est matérialisée, imprimée et diffusée; opérations sans lesquelles elle ne pourrait atteindre le public auquel elle est destinée »⁸. Par définition, la publication confère au texte et à son auteur un statut spécifique : elle donne la possibilité d'être reconnu par ses pairs et d'accéder aux bénéfices symboliques qui s'inscrivent dans une double logique, intellectuelle et académique dans le champ scientifique, économique dans le champ éditorial. Dans le cas d'un centre de recherche, l'intérêt d'une réflexion sur les publications dépasse le simple registre des profits individuels et des stratégies de carrière. Elle pose le principe même de la visibilité de la recherche, de l'identité d'un centre, et plus généralement de la finalité de la recherche. Une histoire des publications dans le cadre d'une structure collective questionne les procédures qui rendent visibles et tangibles les résultats de programmes de recherches, elle s'intéresse aux modes de légitimation et de hiérarchisation, elle interroge les relations entre l'organisation du travail et la production des résultats. De façon générale, les publications sont imbriquées dans les dimensions de savoir, de mémoire et de pouvoir qui sont constitutives du métier d'historien, comme les trois piliers de la discipline.
- 5 Autour de ces trois axes, une série de questions peut être posée :
 - Sur la visibilité : qu'est-ce qui émerge de la recherche ? Quel rapport s'établit entre les publications et le nombre d'acteurs engagés dans tel ou tel programme, le temps passé, le coût, les débats internes ou externes au laboratoire ? Quels sont les effets des modes

d'organisation d'un travail sur les résultats publiés ? Autrement dit, quelles relations les publications entretiennent-elles avec la réalité des pratiques, en termes de visibilité ?

– Sur l'identité : dans quelle mesure les publications du CRH portent-elles une marque de fabrique, les signes d'une culture de laboratoire ? La qualité de « membre », dont la définition n'est pas stable, suffit-elle à donner une empreinte particulière à la production imprimée ? Comment concilier des logiques individuelles (orientées par exemple par des stratégies de carrière et par le goût de l'écriture) et des logiques collectives (visant, à travers la vitrine des publications, à obtenir des effets spécifiques, des bénéfices symboliques ou matériels pour cette collectivité) ? Comment s'articulent ces logiques différentes pour produire une identité collective de Centre ?

– Sur la finalité : à l'interface du milieu historien et de ses publics différents, les publications jouent-elles effectivement le rôle de transmission d'un savoir historique ? Quelles relations entretiennent la communauté des chercheurs et le monde marchand des éditeurs ? Quelles lectures, quelles versions du passé les historiens veulent-ils et peuvent-ils offrir à la société qui les porte, qui les paie et qui les sollicite ? Quelle transmission faire du savoir historique face à « un public avide de son passé et souvent désespéré du présent »⁹ ? Les publications peuvent-elles tenir lieu de passerelle entre ces mondes trop souvent étanches ?

- 6 Prendre pour objet la production éditoriale du CRH définit un espace autant social qu'intellectuel, relativement autonome, traversé par des tensions, sensible aux forces externes, économiques et politiques notamment.

Construction de l'outil

- 7 À défaut de bibliothèque idéale, avec tout ce que cette appellation peut contenir d'illusion (liée à l'idée d'encyclopédisme), nous proposons une autre approche. Celle-ci s'apparente à la tradition bibliographique qui consiste à établir des répertoires raisonnés d'écrits, sur un thème, une source, un auteur. Nous avons ainsi travaillé sur les listes de références bibliographiques présentées dans le cadre des rapports d'activité du CRH à partir de 1966. La périodicité des rapports s'est progressivement fixée à quatre ans. Avant cette date, quelques bibliographies personnelles auraient pu être utilisées, mais restaient trop éparpillées pour être significatives (ces listes complémentaires fournies par quelques chercheurs sortaient du contexte des rapports, elles représentent une cinquantaine de références qui ne sont donc pas comptabilisées dans cette analyse).
- 8 On ne saurait trop souligner ici le rôle de la fonction éditoriale du CRH, fondatrice de son activité. Pendant les deux premières décennies (années cinquante et soixante), « le CRH concentra ses ressources de travail collectif à l'édition », à savoir « une part toujours croissante des moyens financiers et humains »¹⁰. Une politique ambitieuse et offensive de publication de documents d'histoire, de traductions et de thèses a distingué l'identité du Centre dans la communauté historique, attirant toujours plus de manuscrits au risque de compromettre le développement de programmes scientifiques propres. À la suite de diverses mutations organisationnelles¹¹, l'activité éditoriale perdit peu à peu de sa prépondérance pour s'éteindre à la fin des années soixante-dix. Les 144 volumes publiés dans les collections du CRH entre 1949 et 1980 montrent que la fonction éditoriale a pu mobiliser une collectivité d'historiens et orienter en partie les thèmes et l'organisation de la recherche. Elle servit en quelque sorte de ciment à la construction de l'image et de la réputation du CRH. L'articulation entre cette vocation première et l'engagement dans des

programmes spécifiques mériterait analyse mais dépasse le cadre de cet article. Il faudrait aussi évoquer, à la suite de Lutz Raphael, les changements intervenus dans tout le champ de l'édition scientifique (élargissement du public, augmentation des coûts de production, liens personnels entre des membres du CRH et les maisons d'édition), de façon concomitante avec l'affirmation de la fonction d'auteur et les mutations historiographiques qui ont favorisé la forme de l'essai au détriment des paradigmes quantitativistes.

- 9 Les rapports d'activité de 1966 à 1978 conservent la marque de cette période pionnière : les listes de publications des membres côtoient alors celles du CRH éditeur, avant d'occuper ensuite toute la place consacrée aux résultats de recherche. Insérées dans les rapports d'activité, ces bibliographies ont une fonction probatoire : elles viennent légitimer les demandes de crédit, justifier l'organisation du travail et apporter la preuve de son efficacité. Leur place et l'importance prise au fil des rapports les investissent d'un sens fort, comme devanture d'une entreprise collective, à la croisée du laboratoire et de la communauté des historiens, offerte aussi à l'appréciation des institutions de tutelle.
- 10 Ni tout à fait exactes, ni vraiment fausses, ces listes résultent d'un compromis entre les informations fournies par les membres du CRH, plus ou moins minutieux ou désinvoltes, et les décisions de la direction pour rendre l'ensemble cohérent et lisible. La variabilité des énoncés selon les auteurs suggère qu'ils n'entretiennent pas tous la même relation avec leur objet de recherche, se situant entre engagement et distance, entre appropriation et approximations. À prendre au sérieux la rhétorique de ces listes, il apparaît que la façon de les présenter relève de lois silencieuses, dont on peut pointer ici certains traits et qui enchâssent en quelque sorte les lectures et les commentaires qui peuvent être faits de ce document.
- 11 Ainsi le parti pris de l'accumulation. La multiplication des références semble imposer la quantité comme un critère pertinent : à l'échelle du centre, la moyenne annuelle est de 38 références entre 1966 et 1975, 147 entre 1976 et 1985, et 313 entre 1986 et 1996 ; le maximum est atteint en 1989 avec 365 références (annexe 4). Le parti pris encore du classement par ordre alphabétique des signataires, et du traitement égalitaire des références indépendamment du genre de textes, des thématiques, des programmes de recherche ou du nombre de pages et de volumes, a pour vertu de placer toutes les informations sur le même plan. La référence forme l'unité de base des listes et peut apparaître sous différentes signatures quand le texte est collectif, bien que cette règle souffre de nombreuses exceptions. Il est évident que la rhétorique de cette présentation vise à « faire vrai », à rendre crédible l'unité et la cohérence d'une collectivité par l'énumération ordonnée de ses membres, chacun escorté de sa production annuelle. Parallèlement, échoue l'idée de relier la production aux projets qui structurent l'unité en présentant au sein des « enquêtes » les publications qui en découlent. Seules quelques-unes les citent, de façon souvent approximative dans l'intitulé des titres, la mention des dates et la désignation des auteurs. Dans ce cas, la qualité de membres n'intervient plus comme critère pour délimiter la production attribuée à chaque enquête. L'extension institutionnelle reflète alors une collaboration large qui dynamise la recherche. Cependant la mention aléatoire de ces références ne permet pas d'en dessiner la carte ni les réseaux. D'emblée, les listes de publications individuelles dans les rapports d'activités semblent récuser la rhétorique de l'enquête collective. Elles esquissent plus aisément l'image de carrières et de performances individuelles que celle d'une « structure fédérative »¹². Cette contradiction renvoie très précisément à la réalité des pratiques de

travail, si difficiles à saisir dans un rapport d'activité : mobilité des chercheurs entre les programmes et les séminaires, appartenance à plusieurs équipes, essaimage des thématiques sur différents terrains, artifice de certains rattachements, infinie diversité des formes du travail collectif, autant ces traits peuvent dessiner le kaléidoscope quotidien de la recherche, autant ils échappent en partie à la rhétorique « structurante » des rapports.

- 12 Au sein des listes de publications, la formalisation des énoncés se fait très progressivement. Dans les années soixante et soixante-dix, le flou qui régit ces « valeurs déclarées » suppose des formes de connivence du côté des lecteurs qui doivent faire appel à leur connaissance interne des événements éditoriaux pour distinguer le statut des textes. Certains auteurs ne citent que les textes considérés comme significatifs ou importants, à savoir les livres, en omettant les simples articles de revue ou les contributions dans des ouvrages collectifs. En tout cas, l'imprécision et la sélection des références, caractéristiques de la première période (1966-1978), vont de pair avec l'absence des ingénieurs dont les publications n'apparaissent qu'à partir de 1974. En raison de leur statut, il ne leur était d'ailleurs pas demandé de faire état du travail d'écriture qu'il leur arrivait cependant d'effectuer.
- 13 Quoi qu'il en soit du sens donné à l'évolution de cette mise en scène, les listes mises bout à bout finissent par constituer un catalogue bibliographique. Il est à la fois résultat et symptôme du fonctionnement d'un laboratoire. Il témoigne d'une fabrication spécifique et collective bien plus qu'il n'est l'effet ou l'addition de philosophies personnelles. C'est le produit d'un lieu, institutionnel et social. Ainsi inscrites en vitrine, les références bibliographiques deviennent elles-mêmes objet d'histoire, par la constitution d'un corpus informatif permettant de relier les publications avec les caractéristiques de leurs auteurs¹³.

Répartition et évolution des publications

- 14 Notre corpus se compose à ce jour d'un peu plus de 5.700 références et de 218 auteurs, pour une période de 30 ans (1966-1997). Dans le cadre de ce travail, nous nous sommes attachés à observer l'évolution et la répartition des types de publications selon le statut et le sexe des auteurs¹⁴, les formes du marquage par le collectif, les relations avec les enquêtes et les effets de la demande éditoriale.
- 15 Le livre individuel, cosigné ou non, reste a priori l'objet le plus investi de valeur symbolique et marchande, le plus accessible aussi pour les différents publics (chercheurs ou non). C'est encore sous la forme d'un livre qu'une recherche apparaît comme la plus aboutie d'un point de vue documentaire, méthodologique et conceptuel. Dans notre corpus, les livres représentent 7.8 % des références : logiquement, la place du livre est inversement proportionnelle à sa valorisation et à la quantité de travail qu'il représente¹⁵. Sa part relative était plus importante en début de période. Le livre individuel se trouve concurrencé par d'autres formes de publication, par le livre collectif en particulier (voir le graphique).
- 16 À regarder de plus près, les différents auteurs ne sont pas égaux dans cette production (annexe 1). Les livres sont d'abord publiés par des directeurs, hommes et femmes presque à égalité (EHESS ou CNRS), puis par des chercheurs masculins de statut intermédiaire (attachés, chargés de recherches, maîtres assistants, maîtres de conférences...), suivis par

leurs collègues femmes de même niveau et par les ingénieurs des deux sexes. La logique hiérarchique du statut se double donc de celle du sexe des auteurs (situation attendue mais pas naturelle pour autant) (annexe 2). Il est remarquable cependant que, loin d'être des produits individuels, les livres sont souvent cosignés, pour un quart d'entre eux (un peu plus souvent quand il s'agit de femmes), soit deux fois plus dans le cas des livres que pour l'ensemble des références (annexe 3). Le livre peut contenir d'autres signes de son ancrage dans la structure collective, qui apparaissent alors dans l'espace intérieur du livre réservé au rite des remerciements ou dans les notes de bas de page. Mais ceux-ci restent cachés et à décrypter par les connaisseurs, ce qui leur confère évidemment un statut et une signification tout différents.

- 17 Le livre dit collectif offre un autre profil. Par définition, il est le fruit d'un rassemblement de textes, publiés sous la direction de celui ou ceux qui en ont pris l'initiative. La direction d'un collectif est très souvent collégiale, à 70 %, soit six fois plus que l'ensemble des références (annexe 3). Les contributions à des livres collectifs regroupent le quart des références. Mais cette forme joue en trompe-l'œil. Certes le livre collectif a pour fonction de réunir sous un même titre différents auteurs, relevant souvent d'institutions et de pays divers. Mais il n'est pas nécessairement le résultat d'une enquête, programmée, effectuée et financée dans le cadre du CRH. Il renvoie à des modes de collaboration très variables, à diverses formes de cooptation ou à l'appartenance à des réseaux, ces choix étant indépendants de l'organisation du CRH. Le livre collectif peut être conçu dans le cadre des séminaires de l'École, ou à partir de réunions ponctuelles entre disciplines et institutions, plus rarement il est issu d'un groupe de recherche travaillant d'abord sur une problématique avant de rédiger des textes. Nos statistiques montrent que le livre collectif occupe une part plus grande depuis 1990 (annexe 5), bien qu'*a priori* les maisons d'édition rechignent à publier ce type d'ouvrage. Sans doute, les noms des responsables et le statut des collaborateurs provoquent-ils un transfert symbolique sur l'ensemble de l'ouvrage. En effet, les directeurs (hommes du groupe 1) s'investissent tout particulièrement dans cette forme de publication. Dans les deux autres groupes, les femmes misent sur ce type de publication en plus fortes proportions que leurs collègues masculins. Il reste que la hiérarchie statutaire dessine nettement la répartition de cette forme éditoriale. Mais les réseaux internes à chaque ouvrage s'organisent plutôt de façon égalitaire que hiérarchisée.
- 18 Au vu de la faveur récente pour le livre collectif, et de la place des statuts supérieurs, on s'aperçoit que cette forme prend le relais des actes de colloques. En effet, les références à ces rencontres qui engendrent des rituels particuliers de l'échange intellectuel se multiplient dans les années quatre-vingt puis décroissent (annexe 5). Au moment de la publication des actes, la marque des circonstances de la production du texte s'efface au profit du livre collectif. Ce transfert signale une hiérarchisation entre ces deux genres, relayée par la pression des éditeurs. Il peut être repéré à partir des différentes versions données par les auteurs pour l'énoncé d'un même titre (présenté comme actes de colloque ou comme livre collectif) ou par la connaissance interne de ces manifestations. La place majoritaire des femmes dans les actes de colloque suggère que cet espace de publication est aussi un espace de liberté pour celles qui accèdent plus difficilement aux lieux plus sélectifs de la reconnaissance académique. Ce sont les chercheuses de statut intermédiaire qui investissent le plus dans les colloques, suivies de près par le groupe des ingénieurs (femmes, puis hommes).

- 19 Cette partition dans la valeur symbolique des objets est confirmée par l'examen des références qui concernent les dictionnaires, les encyclopédies, les ouvrages d'hommage et les préfaces. Ces genres textuels semblent réservés aux hommes, de préférence directeurs. Ils délimitent un domaine d'exclusivité, la marque d'une notoriété ou d'une relation privilégiée. Ils s'appuient sur l'existence de réseaux, sur des mécanismes de distinction plus que sur un réel programme de travail en commun. Dans ce jeu, tant que les lieux de décision seront contrôlés par une majorité masculine, la présence féminine ne pourra se marquer qu'en pointillé.
- 20 À côté de ce genre somme toute minoritaire, néanmoins significatif (10 % des références), il reste la quantité d'articles publiés dans les revues, soit 40 % environ de l'ensemble. Cette masse évolue peu en proportion. Les différences les plus marquées concernent les hommes : pour les directeurs d'études ou de recherches, les articles de revue occupent une moindre place que pour leurs collègues de statut intermédiaire ou même que pour les ingénieurs. Le choix des revues reste un critère discriminant dans cette masse d'articles. Entre les « grandes » revues de diffusion internationale, les revues savantes, spécialisées ou locales, et les revues destinées au grand public, le statut des textes est fort variable.
- 21 Pour ne prendre que quelques exemples significatifs, on note que 10 % des articles sont publiés dans les *Annales E.S.C.* (puis *H.S.S.*), plus encore par les hommes que par les femmes. Les liens privilégiés entre le Centre et les *Annales* se situent dans les années soixante-six, soixante-quinze ; ils se relâchent ensuite de façon significative : de près de 40 % des articles, la revue « phare » des historiens n'accueille plus que 12 % dans la décennie soixante-seize, quatre-vingt-cinq, proportion divisée par deux dans la décennie suivante. L'écart d'abord marqué entre les hommes et les femmes s'estompe en fin de parcours. La part importante des cosignatures (20.2 % pour les hommes, 28.6 % pour les femmes) concerne principalement les articles liés aux enquêtes collectives des années soixante-dix, les annonçant ou en présentant les résultats. Ainsi une place inédite est ménagée aux informaticiens et aux femmes qui collaboraient alors à plusieurs enquêtes à la fois.
- 22 La pluridisciplinarité, prônée et mise en œuvre par les *Annales*, trouve quelques échos timides dans la publication d'articles des membres du CRH dans des revues de sociologie (*Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, *Revue Française de Sociologie*, *Études Rurales...*), d'ethnologie (*Ethnologie Française...*), d'archéologie (*Archeologia*, *Archéologie médiévale...*). Mais cette part reste fort modeste comparée au foisonnement de références dans des revues locales, dans des Cahiers dédiés à des personnages, ou dans des bulletins de toute sorte. L'éclatement de l'espace des revues ne joue pas en faveur de la visibilité. La multiplication de publics restreints et spécialisés dans des domaines très ciblés ne compense pas non plus le déficit de diffusion et d'échange entre des secteurs finalement cloisonnés¹⁶.
- 23 Aux marges du monde scientifique, deux revues « grand public » concentrent un nombre d'articles non négligeable. *Le Débat*, depuis 1980, compte 72 références signées par des membres du CRH, *L'Histoire*, depuis 1978, 62 références. Une poignée d'auteurs, masculins en majorité, joue le rôle de passeurs entre le monde scientifique et l'intelligentsia et capitalise l'essentiel de ces articles. Écriture et thématique correspondent à une certaine attente du public et se moulent dans cette demande. C'est l'année 1989 qui mobilise le plus grand nombre de contributions dans *Le Débat*, mais rien de semblable dans la revue *L'Histoire*.

Relations entre enquêtes et publications

- 24 À la croisée des enquêtes et des publications, se noue une dynamique révélatrice des liens qu'entretiennent le monde scientifique et le marché du livre. On peut la repérer dans les interstices d'une rhétorique remarquablement stable et cohérente depuis trente ans : arrimée à la représentation des formes collectives du travail, elle s'efforce de faire tenir ensemble la présentation des programmes, l'organisation du travail et la production de résultats. Pourtant, comme nous l'avons déjà suggéré, elle échoue partiellement à insérer les publications dans l'organigramme des enquêtes. En fait, l'espace ouvert par les listes de travaux personnels laisse largement déborder les vagues déferlantes de références étrangères aux programmes proprement dits. Ne pouvant saisir de façon sûre le lien entre des publications et des enquêtes à partir de la rubrique *ad hoc* des rapports, il nous faut parcourir le chemin inverse : partir des énoncés des références pour y détecter des signes d'appartenance, essentiellement d'ordre sémantique. Le lien ainsi identifié est plus proche des thématiques que de l'organisation des équipes, de la production visible que des pratiques de la recherche.
- 25 À partir de quelques exemples, on peut ébaucher une typologie de ce lien enquêtes/publications. L'enquête sur « l'alphabétisation » est souvent citée pour exemplifier l'ère des grandes enquêtes. On peut dire qu'elle tire cette appréciation de ses effets de visibilité : inscription dans la courte durée (1971-1976), méthodologie serrée (autour du dépouillement des signatures des actes de mariage), équipe structurée (dans la division des tâches, dans la collaboration Paris/province), production d'un livre collectif pour clôturer l'opération¹⁷. L'exemplarité tient aussi à la nature du thème proposé : l'entrée dans la culture écrite se prête tout particulièrement à un processus de ramification thématique, à l'ouverture de nouveaux champs de recherche. De l'apprentissage élémentaire, on passe aux lieux de scolarisation (collèges, universités), à la scolarisation des savoirs, aux usages du lire (histoire de la lecture, du livre et de l'imprimé), aux pratiques d'écriture (manuscrits, correspondances). Ces différents thèmes dérivés du tronc initial « lire et écrire » font alors l'objet de nouvelles enquêtes, elles-mêmes marquées par des publications collectives et de plus en plus par des productions personnelles, dans des revues, des colloques ou des ouvrages collectifs, en marge des enquêtes proprement dites. Les références ne sont pas seulement le fruit de la participation à un programme mais découlent souvent d'un travail individuel. D'une enquête ponctuelle, bien balisée par un nombre restreint de publications, émerge un terrain traversé par de nouvelles questions et foisonnant de publications.
- 26 En contrepoint, l'enquête « Inventaires après décès » offre un autre profil : longue durée (1971-1995), absence de livre fédérant les participants, relances de l'échange international (Québec, Belgique, Allemagne, Hollande, Grèce, Turquie...), éclatement des nombreuses publications dans le cadre d'actes de colloques ou de revues, équipe peu hiérarchisée et féminine. Ces traits sont renforcés par la nature même du questionnement : la fonction d'inventaire et la multiplicité des objets inventoriés appartenant à différents domaines de la vie quotidienne (mobilier, vêtement, technique agricole...) portent à ne jamais clore l'enquête. La constitution d'un corpus infini se prête aussi à des lectures multiples qui enchaînent des suites de textes sur des aspects très différents de la vie matérielle.

- 27 « Alphabétisation », « Inventaires après décès » : dans leurs formes contrastées, ces deux enquêtes naissent de problématiques internes à la discipline, à la faveur d'approches anthropologique et socioculturelle d'objets historiques. Les interactions du champ scientifique avec le temps présent font aussi émerger de nouvelles questions. L'histoire des femmes et du genre au CRH s'enracine précisément dans ce contexte. Souffrant dès les prémises d'un déficit de légitimité auprès de la communauté des pairs (et pères !), ce champ de recherche se développe, à partir de 1979, autour d'une série d'enquêtes (sur les femmes seules, sur le binôme culture et pouvoir, sur la violence, sur la séduction), mobilisant un noyau restreint de membres du CRH et de nombreuses collaborations extérieures. Malgré des thématiques différentes, l'appellation « enquête femmes » s'inscrit dans la durée, elle désigne à la fois un groupe et une série d'enquêtes. Sa progression est scandée de publications collectives, ouvrages ou articles. Mais la place qu'occupe la production de textes sur les femmes est sans commune mesure avec les limites de l'enquête. Certes les chercheuses qui y sont engagées directement sont largement sollicitées de l'extérieur et de l'étranger (en particulier par l'Italie) et mises à contribution pour publier notamment les cinq volumes de *l'Histoire des femmes en Occident*¹⁸. La revue *Pénélope*, en partie gérée par des membres de l'équipe, suscite, entre 1979 et 1984, de nombreux textes. Mais tous les signataires de publications sur les femmes sont loin de faire partie du groupe d'histoire des femmes et de s'identifier au mouvement féministe. La centaine de références repérées se coule en fait dans une demande éditoriale, voire dans un phénomène de société. Ce mode de légitimation par des facteurs externes impose finalement sa présence au sein des rapports d'activité par un lot important de références.
- 28 Dans les interstices des enquêtes, un flot de références sur la Révolution française est particulièrement caractéristique de la demande extérieure, tant politique qu'éditoriale. Près de 200 références portent sur cet événement majeur de l'histoire nationale, réécrit et réinterprété à l'occasion de son bicentenaire¹⁹. Certes, des enquêtes s'étaient inscrites dans cette perspective, dès les années soixante-dix (sur l'armée, sur les cahiers de doléances) puis dans les années quatre-vingt (sur la naissance de la politique moderne, sur les députés à l'Assemblée Constituante et sur le théâtre). Mais la diversité et la régularité des références repérées dans le corpus bibliographique excèdent largement les travaux de ces cinq enquêtes. Les spécialistes montent en première ligne, mais aussi nombre de chercheurs déplacent leur objet sous les feux de la rampe : famille, société rurale, territoire, population, médecine, religion, capitalisme, écoles ... il n'est guère de thème qui puisse échapper au crible de la période révolutionnaire. La demande éditoriale, dans un contexte d'effervescence commémorative, offre le terrain favorable à cette dynamique. La distribution chronologique montre un semis à peu près régulier de références annuelles jusqu'en 1985, puis une montée et une décrue symétrique autour de 1989 (10, 12, 25, 43 puis 24, 10,8 références par an). Ce schéma déborde largement les bornes des trois enquêtes inscrites durant cette période. Le livre collectif est la forme dominante (36 % des références). Les revues occupent également l'espace avec un tiers de références, soit une part sensiblement inférieure à l'ensemble du corpus. Les colloques (avec 16 %) forment le troisième relais caractéristique de cette commémoration. La publication de livres individuels (10 %) est conforme aux autres thématiques.
- 29 Le cas du *Dictionnaire critique de la Révolution Française* (Flammarion, 1988), dirigé par François Furet et Mona Ozouf, est exemplaire des modes d'inscription des publications du CRH. Au niveau du rapport d'activités (1986-89) et hors enquête, les onze références

« déclarées » émanent de cinq auteurs différents. Ont été omis les neuf articles rédigés par Denis Richet, décédé un an avant la remise du rapport. Les directeurs de l'ouvrage font effectivement mention de leur direction mais sans détailler leurs contributions, soit 45 références « manquantes ». La double lecture, de la liste bibliographique et du sommaire du *Dictionnaire*, fait apparaître une distorsion entre la part réelle des membres du CRH (un tiers des auteurs et presque deux tiers des articles) et la façon de déclarer les références qui efface la multiplicité des collaborations au profit de la fonction auteur des directeurs, image résultant à la fois de la médiatisation et du succès de la commémoration.

- 30 La publication de ce *Dictionnaire* vient également confirmer les commentaires sur le corpus en général à propos du marquage masculin/féminin. À l'exception notable de la direction paritaire, l'ouvrage brille par l'absence de femmes auteurs de contributions et par leur effacement en tant qu'actrices de la Révolution. Seuls deux noms font l'objet d'une entrée : Marie-Antoinette et Germaine de Staël. L'étanchéité des champs, histoire des femmes et Révolution française, au sein d'une même unité de recherche, peut étonner. Certes, enjeux sociaux et politiques de l'un et l'autre objet, dans la société contemporaine comme dans l'historiographie, définissent des niveaux inégaux de légitimité et engendrent des sortes d'îlots de résistance. Plus encore, la nature même des approches n'aide guère à franchir les frontières. Évincées, dès leurs prémisses des événements tonitruants, chargés d'exploits, de discours, de visionnaires et d'orateurs, les femmes ne constituent pas une donnée immédiate et évidente du récit historique. Leur prise en compte en histoire suppose qu'on déconstruise précisément leur « silence », leur effacement de la sphère publique autant que les usages politiques des catégories du masculin et du féminin. Le silence persistant de l'historiographie révolutionnaire ne manque pas d'interroger justement l'histoire des femmes²⁰.
- 31 À la suite de cet exemple, on pourrait également examiner chacune des « opérations éditoriales », concernant aussi bien les dictionnaires (« des Constituants », « de l'Ancien Régime », « des intellectuels »...), les encyclopédies (Einaudi, Universalis...), les ouvrages de synthèse historiographique (*Faire de l'histoire*, 1974, *La Nouvelle Histoire*, 1978, *Dictionnaires des sciences historiques*, 1986), les « grandes » histoires nationales et thématiques (édition, famille, population, vie privée, femmes, France rurale, France urbaine) que l'exploration de la mémoire elle-même (*Les Lieux de mémoire*). On sera frappé par le fort investissement des membres du CRH comme auteurs d'articles ou comme directeurs de volumes, mais aussi par l'autonomie de ces publications par rapport aux programmes de recherche, par des écarts variables entre les valeurs déclarées et les contributions effectives, enfin par la résistance de ces genres éditoriaux, plus marquée que d'autres, à la présence féminine, à l'exception, évidemment, de *l'Histoire des femmes en Occident*. Force est d'en conclure que l'inventaire des méthodes, des concepts, des domaines de l'histoire et de l'acquis historiographique ne se moule pas aisément dans des formes programmatiques, ni dans les modes collectifs du travail. En revanche, le souci d'une lecture critique et renouvelée du passé peut aussi caractériser l'esprit et l'identité d'un centre de recherche.

Conclusion

- 32 Nous avons souligné l'inflation du nombre de références par auteur depuis trente ans (indépendamment de l'évolution des effectifs du Centre) (annexe 1). De façon frappante, il

apparaît qu'un tiers des auteurs produit près de 80 % des références. Cet indice, délicat à interpréter, appelle quelques commentaires qui peuvent conclure provisoirement ce travail.

- 33 L'uniformisation des références dans les listes bibliographiques des rapports ne parvient pas à masquer la réalité de la division du travail, des statuts et des hiérarchies. Depuis les années quatre-vingt, la prise d'écriture par un plus grand nombre de membres (par les ingénieurs notamment et grâce à une légère progression féminine dans la carrière²¹) reste ponctuelle et minoritaire. Ce constat nous presse de réfléchir plus avant sur les questions que nous posons à propos de la visibilité, de l'identité et de la finalité d'une structure collective de la recherche, à réfléchir plus particulièrement sur la reconnaissance de compétences qui, dans un centre de recherches, ne passent pas nécessairement par les publications.
- 34 Les performances individuelles qui semblent se confondre avec la réputation du Centre, s'enracinent dans des réseaux de plus en plus diversifiés, complexes, et ouverts aux échanges institutionnels et internationaux. Ce phénomène apparaît dans l'évolution des lieux et les langues de publication. À l'image de la mondialisation ambiante ? Ainsi, l'italien qui occupait une place de choix dans les années soixante-dix, a été rattrapé à la fin de la décennie quatre-vingt, puis dépassé par l'anglais depuis peu. On voit également émerger la langue espagnole, tandis que l'allemand reste à son point d'étiage tout au long de la période. Quant au français, tout en demeurant massivement la langue d'élection (de 75 à 100 % des références annuelles), il cède progressivement aux exigences de diffusion géographique et culturelle. Une analyse parallèle des lieux d'édition conforte ce diagnostic d'extension. Certes, Paris demeure le pilier central avec la proportion de 56 % des références. Mais on note aussi que les relais s'instaurent moins à l'intérieur des frontières nationales (12 %) que dans les pays européens (27 %), essentiellement en Italie qui recèle de nombreux partenaires éditoriaux particulièrement dynamiques. Ceux-ci publient presque autant de textes des historiens du CRH que les éditeurs de la province française. L'extension mondiale se lit surtout dans l'apparition récente de lieux lointains, Amérique du Nord et du Sud, et Asie.
- 35 L'ultime question serait de s'interroger sur les raisons et les effets de l'essaimage des textes à travers le monde et sous la plume d'un petit nombre de chercheurs. Les publications mises en vitrine ne seraient-elles que l'addition de talents individuels, la résultante de forces centrifuges ? Qu'advient-il alors du pouvoir fédérateur d'une structure collective ? S'il reste primordial pour assurer la fabrique d'outils pour la recherche, pour mener des programmes de longue durée, pour étayer des réseaux, et pour offrir un lieu d'échange entre disciplines et institutions, il se révèle aussi efficace pour focaliser les interventions externes. Une convergence d'intérêts entre des auteurs prolifiques et des stratégies éditoriales a pour vertu de susciter des synthèses brillantes, de faire naître des interrogations collectives sur des objets nouveaux. Elle finit par dessiner un paysage historiographique original, plus complexe et plus riche que ne pourrait le laisser croire la simple lecture des rapports d'activité. Au-delà des logiques scientifiques et des contraintes d'organisation du travail par enquêtes, se met en œuvre une relation dynamique entre des forces externes (stratégies éditoriales, demande sociale, ouvertures internationales) et le petit monde de la recherche. Elle parvient à l'infléchir sensiblement.

ANNEXES

Annexe 1. Répartition des objets selon le sexe et le statut (en %)

Objets	Gr. 1			Gr. 2			Gr. 3			Effectif total
	H	F	total	H	F	total	H	F	total	
Livre	8.5	8.8	8.6	8.4	5.9	7.4	5.6	4.9	5.1	450
Direction d'un collectif	3.7	2.7	3.5	2.7	3.1	2.9	1.4	1.7	1.6	178
Revue	35.0	39.6	35.8	52.3	42.0	48.3	50.7	46.4	47.7	2336
Colloque	6.3	4.6	6.0	4.6	13.4	8.0	7.9	11.7	10.5	407
Hommage, Mélange	3.2	2.2	3.0	1.6	2.5	1.9	1.4	0.2	0.6	139
Ouvrage Collectif	29.0	27.6	28.8	17.8	25.4	20.7	13.0	22.8	19.7	1461
Encycl., dict.	6.8	6.7	6.8	6.3	2.0	4.6	5.1	0.8	2.2	324
Préface	1.7	2.2	1.8	0.6	0	0.4	0	0	0	68
Ed. Texte classique	1.3	0.6	1.2	1.1	1.1	1.1	1.9	0.6	1.0	67
Réédition	1.4	1.0	1.3	0.8	0.5	0.7	0	0	0	57
Introduction Présentation	0.9	1.3	1.0	0.3	1.1	0.6	0	1.1	0.7	49
Autre	2.1	2.6	2.2	3.4	3.0	3.2	13.0	9.8	10.8	200
Total	2834	626	3460	981	610	1591	215	470	685	5736

Le Groupe 1 comprend les directeurs d'études, directeurs de recherche, maîtres de recherche, les sous-directeurs d'études et les professeurs associés. Le Groupe 2 comprend les attachés, chargés de recherche, les maîtres de conférence et maîtres assistants. Le Groupe 3 comprend les ingénieurs, collaborateurs techniques et chefs de travaux.

Le Groupe 1 qui représente 1/3 des membres produit près de 60 % des références. Le Groupe 2 qui représente 1/4 des membres produit un peu plus du 1/4 des références. Le Groupe 3 qui représente 40 % des membres produit 12 % des références. La proportion de

chaque groupe est la moyenne calculée sur les listes de membres du CRH présentées dans les rapports d'activité, non compris les administratifs.

Dans le Groupe 1, les femmes représentent 14 % de l'effectif et produisent 18 % des références ; les hommes représentent 86 % de l'effectif et produisent 82 % des références. Dans le Groupe 2, les femmes représentent 39 % de l'effectif et produisent 38 % des références ; les hommes représentent 61 % de l'effectif et produisent 62 % des références. Dans le Groupe 3, les femmes représentent 74 % de l'effectif et produisent 69 % des références ; les hommes représentent 26 % de l'effectif et produisent 31 % des références.

Annexe 2. Répartition des objets selon le sexe

Objets	Hommes	%	Femmes	%	Total	%
Livres	336	8.3	114	6.7	450	7.8
Direction d'un collectif	134	3.3	44	2.6	178	3.1
Revue	1614	40.0	722	42.3	2336	40.7
Colloques	241	6.0	166	9.7	407	7.1
Hommages, Mélanges	109	2.7	30	1.8	139	2.4
Ouvrages Collectifs	1026	25.5	435	25.5	1461	25.5
Encyclopédies, Dictionnaires	266	6.6	58	3.4	324	5.6
Préfaces	54	1.3	14	0.8	68	1.2
Ed. D'un texte classique	53	1.3	14	0.8	67	1.2
Réédition	48	1.2	9	0.5	57	1.0
Introduction, présentation	29	0.7	20	1.2	49	0.8
Autres	120	3.0	80	4.7	200	3.5
Total	4030	100 %	1706	100 %	5736	100 %

Annexe 3. Cosignatures selon les objets et le sexe (effectifs et %)

Objets	Hommes	Femmes	Total
Livres	83/336 = 24.7%	31/114 = 27.2%	114/450 = 25.3%
Directions	95/134 = 70.9%	30/44 = 68.2%	125/178 = 70.2%
Revue	181/1614 = 11.2%	75/722 = 10.4%	256/2336 = 11.0%

Colloques	23/241 = 9.5%	23/166 = 13.8%	46/407 = 11.3 %
Collectifs	55/1026 = 5.4%	39/435 = 9.0%	94/1461 = 6.4%
Autres	67/679 = 9.9%	46/225 = 20.4%	113/904 = 12.5%
Total	504/4030 = 12.5%	244/1706 = 14.3%	748/5736 = 13.0%
Dont Annales E.S.C.	41/203 = 20.2%	16/56 = 28.6%	57/259 = 22.0%

Annexe 4. Évolution du nombre total de références selon le sexe

Année	Total	H	F	Année	Total	H	F
1966	13	9	4	1983	170	121	49
1967	22	21	1	1984	240	137	103
1968	20	19	1	1985	233	157	76
1969	20	13	7	1986	328	238	90
1970	45	36	9	1987	268	163	105
1971	54	43	11	1988	337	219	118
1972	37	29	8	1989	360	258	102
1973	21	14	7	1990	273	184	89
1974	68	56	12	1991	269	176	93
1975	78	64	14	1992	283	179	104

1976	96	69	27	1993	304	215	89
1977	73	52	21	1994	376	256	120
1978	217	189	2	1995	394	273	121
1979	150	123	2	1996	343	251	92
1980	176	116	6	1997	108	80	28
1981	170	123	4	Total	5736	4030	1706
1982	190	147	4	Moyenne	179,25	125,93	53,31

Annexe 5. Évolution des principales catégories de publication, pour cent références par année

Ce graphique est la transcription du tableau des pourcentages de publications par année : l'on rend toutes les années comparables en les normalisant avec un même total. L'objectif de ce genre de calcul est de montrer les tendances sur la période considérée, en faisant abstraction des volumes en jeu. Le calcul du pourcentage en années permet de voir les transferts au fil du temps entre les divers types de publications, en faisant abstraction des volumes en jeu. La hauteur de la colonne est proportionnelle à la valeur du pourcentage.

L'objectif du graphique n'est pas de se substituer au tableau de chiffres, lisible par ailleurs, mais de montrer les divers types d'évolutions. Elles peuvent correspondre soit à des tendances globalement linéaires sur l'ensemble de la période, ce qui est le cas de deux groupes de variables en inversion de tendance, avec d'un côté le Groupe *livres* et *revue* et de l'autre le Groupe *direction* et *livre collectif* ; soit à des phénomènes cycliques, cas des références aux *préfaces* et *dictionnaires* ; soit à un phénomène ponctuel, par exemple les références à des hommages en 1972 et 1973. Enfin, elles peuvent combiner une évolution globale linéaire avec des aspects cycliques ou ponctuels, ce qui est le cas de la variable *colloque*.

Nombre de références annuelles selon le type de publication

Année	Livre	Direction	Revue	Colloque	Hommage	Livre collectif	Dictionnaire	Préface	Autres	Total
1966	4	0	9	0	0	0	0	0	0	13
1967	3	0	6	7	1	1	1	0	3	22
1968	1	0	16	2	0	1	0	0	0	20
1969	3	0	14	2	0	0	0	0	1	20
1970	5	1	27	4	0	5	1	0	2	45
1971	6	1	38	2	0	2	0	1	4	54
1972	13	2	9	3	4	3	0	0	3	37
1973	0	0	6	3	4	4	0	0	4	21
1974	9	0	38	2	6	9	0	0	4	68
1975	7	1	44	6	5	9	2	1	3	78
1976	6	1	62	14	1	5	1	0	6	96
1977	3	1	38	10	1	13	5	0	2	73
1978	16	5	79	5	6	21	68	2	15	217
1979	11	1	75	7	2	29	10	0	15	150
1980	15	2	93	7	3	24	5	3	24	176
1981	11	6	81	11	0	45	4	2	10	170
1982	19	12	79	16	8	35	2	4	15	190
1983	15	4	81	16	1	35	1	3	14	170
1984	18	6	93	33	8	62	3	6	11	240
1985	21	7	76	28	11	69	2	9	10	233
1986	15	9	101	35	3	76	74	1	14	328
1987	29	3	115	36	2	63	1	2	17	268
1988	30	7	112	24	5	78	65	2	14	337

1989	24	7	160	34	5	81	13	4	32	360
1990	24	15	89	28	8	97	2	0	10	273
1991	19	13	110	15	5	81	4	3	19	269
1992	25	9	99	16	10	103	5	2	14	283
1993	22	6	120	18	10	107	1	1	19	304
1994	23	13	156	6	6	114	24	3	31	376
1995	21	18	155	6	14	136	11	6	27	394
1996	26	23	120	8	5	113	12	12	24	343
1997	6	5	35	3	5	40	7	1	6	108
Total	450	178	2336	407	139	1461	324	68	373	5736

Pourcentage des références annuelles selon le types de publication

Année	Livre	Direction	Revue	Colloque	Hommage	Livre collectif	Dictionnaire	Préface	Autres	Total
1966	30.8	0	69.2	0	0	0	0	0	0	100
1967	13.6	0	27.3	31.8	4.5	4.5	4.5	0	13.6	100
1968	5.0	0	80.0	10.0	0	5.0	0	0	0	100
1969	15.0	0	70.0	10.0	0	0	0	0	5.0	100
1970	11.1	2.2	60.0	8.9	0	11.1	2.2	0	4.4	100
1971	11.1	1.8	70.4	3.7	0	3.7	0	1.8	7.4	100
1972	35.1	5.4	24.3	8.1	10.8	8.1	0	0	8.1	100
1973	0	0	28.6	14.3	19.0	19.0	0	0	19.0	100
1974	13.2	0	55.9	2.9	8.8	13.2	0	0	5.9	100
1975	9.0	1.3	56.4	7.7	6.4	11.5	2.6	1.3	3.8	100
1976	6.2	1.0	64.6	14.6	1.0	5.2	1.0	0	6.2	100
1977	4.1	1.4	52.0	13.7	1.4	17.8	6.8	0	2.7	100
1978	7.4	2.3	36.4	2.3	2.8	9.7	31.3	0.9	6.9	100

1979	7.3	0.7	50.0	4.7	1.3	19.3	6.7	0	1.0	100
1980	7.5	1.1	52.8	4.0	1.7	13.6	2.8	1.7	13.6	100
1981	6.5	3.5	47.6	6.5	0	26.5	2.3	1.2	5.9	100
1982	10.0	6.3	41.6	8.4	4.2	18.4	1.0	2.1	7.9	100
1983	8.8	2.3	47.6	9.4	0.6	20.6	0.6	1.8	8.2	100
1984	7.5	2.5	38.7	13.7	3.3	25.8	1.2	2.5	4.6	100
1985	9.0	3.0	32.6	12.0	4.7	29.6	0.9	3.9	4.3	100
1986	4.6	2.7	30.8	10.7	0.9	23.2	22.6	0.3	4.3	100
1987	10.8	1.1	42.9	13.4	0.7	23.5	0.4	0.7	6.3	100
1988	8.9	2.1	33.2	7.1	1.5	23.1	19.3	0.6	4.1	100
1989	6.7	1.9	44.4	9.4	1.4	22.5	3.6	1.1	8.9	100
1990	8.8	5.5	32.6	10.3	2.9	35.5	0.7	0	3.7	100
1991	7.1	4.8	40.9	5.6	1.9	30.1	1.5	1.1	7.1	100
1992	8.8	3.2	35.0	5.6	3.5	36.4	1.8	0.7	4.9	100
1993	7.2	2.0	39.5	5.9	3.3	35.2	0.3	0.3	6.2	100
1994	6.1	3.5	41.5	1.6	1.6	30.3	6.4	0.8	8.2	100
1995	5.3	4.6	39.3	1.5	3.5	34.5	2.8	1.5	6.8	100
1996	7.6	6.7	35.0	2.3	1.5	32.9	3.5	3.5	7.0	100
1997	5.6	4.6	32.4	2.8	4.6	37.0	6.5	0.9	5.5	100
Moyenne	7.8	3.1	40.9	7.1	2.4	25.3	5.7	1.2	6.5	100

NOTES

1. Le corpus présenté dans cet article a été construit pendant un peu plus d'un an par une petite équipe composée de Raymonde Karpe, de Jean-Daniel Gronoff et de Cécile Dauphin. Nous tenons à remercier particulièrement Claire Lemerrier pour la communication d'informations précieuses, Marie-Christine Vouloir du Service informatique de recherche à l'École des hautes études en sciences sociales pour sa collaboration, Denise Malrieu (CNRS) pour sa contribution aux aspects

linguistiques du logiciel « Hcorpus », et Dominique Laurent (société Synapse) pour son aide gracieuse avec l'API Natural Language recognition.

2. « L'analyse des problèmes posés par l'édition des ouvrages historiques est un aspect essentiel d'une réflexion sur l'histoire entendue comme activité pratique » (Gérard Noiriel, *Sur la « crise » de l'histoire*, Belin, 1997, p. 287).

3. Cette réflexion s'appuie sur les travaux de Roger Chartier, Henri-Jean Marin, Jean-Yves Mollier et sur l'apport critique de Pierre Bourdieu et de Gérard Noiriel.

4. Pierre Bourdieu, « Une révolution conservatrice dans l'édition », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, « Édition, éditeurs », 126-127, mars 1999.

5. Olivier Godechot, « Le marché du livre philosophique », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, décembre 1999, p. 11-28.

6. Dans *Actes de la recherche*, mars 1999, numéro consacré à l'édition.

7. Gérard Noiriel, *op. cit.*, p. 287.

8. Gérard Noiriel, *ibid.*

9. Arlette Farge, *Des lieux pour l'histoire*, Paris, Le Seuil, 1998.

10. Lutz Raphael, « Le Centre de recherches historiques de 1949 à 1975 », *Cahiers du Centre de recherches historiques*, avril 1993, n°10, p. 23.

11. Voir le texte de Christiane Klapisch et Marie-Laurence Netter et l'article de Lutz Raphael, cité ci-dessus.

12. Voir le texte de Claire Lemerrier.

13. La décomposition des références en éléments simples (signataires d'un texte, directeur d'un livre collectif, titres, date, éditeur, lieu de publication) constituent bien entendu l'opération préliminaire à un traitement sériel. Pour se prémunir contre le vertige de modèles statistiques appliqués mécaniquement à ce type de corpus, il convient d'avoir à l'esprit qu'il repose sur une construction *ad hoc*, qui écrase par exemple les marqueurs implicites de hiérarchisation des publications, ou renforce les effets liés à la présentation des listes bibliographiques dans les rapports d'activité.

14. Cette donnée nous a été communiquée par Claire Lemerrier.

15. En chiffres absolus, la moyenne de livres publiés est de dix par an, mais cette donnée a peu de signification étant donné la variation des effectifs du Centre au cours de la période.

16. On peut s'interroger sur les effets de la numérisation encore récente des textes et de la communication sur la « toile » : prendra-t-elle le pas sur le papier, pourra-t-elle explorer de nouveaux espaces et toucher de nouveaux publics ? Si ces modes de publication peuvent sonner le glas des revues dans leurs formes traditionnelles, les auteurs n'en seront pas moins tentés de réunir leurs articles en un recueil. La pratique est déjà fort répandue et deviendra encore plus nécessaire pour répondre aux exigences de visibilité, de lisibilité et de durée. Sur ces critères se fondent non seulement la réflexion, mais aussi les dimensions de mémoire et de pouvoir, indissociables de la pratique historique.

17. François Furet et Jacques Ozouf (dir.), *Lire et écrire. L'alphabétisation des Français de Calvin à Jules Ferry*, Paris, Éditions de Minuit, 1977.

18. Sous la direction de Georges Duby et Michelle Perrot, Rome-Bari, Laterza et Figli Spa, 1990, et Paris, Plon, 1991.

19. Patrick Garcia, *Le Bicentenaire de la Révolution française. Pratiques sociales d'une commémoration*, préface de Michel Vovelle, CNRS Éditions, 2000 ; *Id.*, « Les livres de la Révolution », *Préfaces*, hors série, mai 1989.

20. Michelle Perrot, *Les Femmes ou les silences de l'histoire*, Paris, Flammarion, 1998 ; Jacques Rancière, « L'Historienne en proie au silence », *Critique*, « L'envers de l'histoire », janv.-fév. 2000, p. 2-13.

21. Voir le texte de Christiane Klapisch et Marie-Laurence Netter.

AUTEURS

CÉCILE DAUPHIN

CNRS/CRH

JEAN-DANIEL GRONOFF

EHESS/CAMS

RAYMONDE KARPE

EHESS/CRH